



La plus sauvage des expositions

Publié aujourd'hui

Avec l'impossible sauvage, le MEN propose à ses visiteurs une réflexion ludique et spectaculaire

Jean-Philippe Bernard

Neuchâtel » Existe-t-il en ce bas monde un mot plus pratique que celui sauvage? Un terme indispensable que l'on ressasse à longueur de journée dans l'espoir de cataloguer en moins de deux secondes tout ce qui détonne dans nos univers domestiqués. Un rocker qui se roule par terre sous une pluie de décibels? Sauvage. Un chat qui défend son territoire en feulant? Sauvage. Une horde de motards lancés plein pot sur une route de campagne ou sur une avenue? Sauvage! Un cerf, immobile, silencieux, dans un champ à l'heure du crépuscule? Sauvage. Le capitalisme? Sauvage. Des supporters mécontents qui balancent des canettes de bière sur l'arbitre? Sauvages, cela va sans dire! Le terme est élastique, pratique pour désigner le bien ou le mal, selon l'humeur et les circonstances du moment. Mais d'où vient cette notion du «bon» ou du «mauvais» sauvage? De Jean-Jacques Rousseau?

Un fantôme

Yann Laville, codirecteur du MEN (Musée d'ethnographie de Neuchâtel), met à mal cette idée reçue: «Le bon sauvage» tel que l'a décrit Rousseau est une fiction. L'homme n'a pas voyagé ou tout juste un petit peu en Europe. Sa notion relève davantage d'un fantôme projeté par l'occident sur le reste du monde. Et donc, à côté du bon ou gentil sauvage, on va trouver un «mauvais» sauvage, parce que l'humain s'appuie essentiellement sur un mode de pensée binaire. Dans de nombreux récits d'époque, non loin de là où vit une tribu en phase avec une nature évoquant explicitement le jardin d'Eden ou va trouver une tribu hostile, bête, méchante, prête à saccager le monde parfait que le voyageur a cru entrevoir...»

Sauvage: le terme est mouvant, tellement dépendant d'un contexte, d'une époque, d'une culture que le MEN a baptisé sa nouvelle exposition L'Impossible sauvage! Ladite exposition, la plus vaste jamais organisée par le musée neuchâtelois, fonctionne en quatre tableaux répartis sur 3 niveaux. «Nous sommes partis de l'idée qu'on ne pouvait pas comprendre le sauvage sans d'abord comprendre son contraire», précise Yann Laville en nous guidant au cœur d'une ville oppressante reconstruite à l'aide de ce qui ressemble fort à des barres CFF. Mais que peut-il bien rester de sauvage dans cet espace doté de tout le confort moderne? Peut-être ces requins de la finance fabriqués avec des billets de banque pliés qui cherchent une proie entre deux gratte-ciel. Ou ces ours adorables, domptés pour rassurer les petits d'homme qui assistent à une projection du film King Kong (le modèle de 1933), témoignage de «la résurgence de la vie sauvage dans un univers trop bien réglé». A moins que l'on évoque ces bottes en peau de reptiles exposées dans une vitrine voisine à côté d'un squelette d'Iguane? «Notre petit hommage à Iggy Pop», rigole le conservateur qui acquiesce lorsqu'on souligne le caractère ludique et humoristique de l'entreprise avant d'insister: «Nous n'avons pas pour vocation d'assommer le visiteur en lui assénant des théories de manière péremptoire.»

Des surprises, drôles et fascinantes, les vitrines de ce premier tableau en regorgent. Il en va de même dans le suivant, superbe reconstitution d'une de ces forêts profondes où il fait bon se perdre, dans les songes ou dans les contes de fées. Cet espace imposant, définitivement plus aéré que le précédent, permet la mise en scène de trois idées fortes qui occupent l'imaginaire occidental: l'idéalisation de peuples autochtones et de leurs chamanes, le retour à un mode de vie naturel permettant aux individus, définitivement déconnectés de leur époque moderne, de renaître. En renouant aussi, le temps d'une fête ou d'un carnaval, avec certaines traditions bestiales que, forcément, notre morale du XXIe siècle réprouve...

Modèle de survie

«Dans cette forêt, le bon sauvage est envisagé, à travers divers témoignages vidéos notamment, comme un modèle de survie à suivre. Mais là encore, nous nous soucions plus de nous que des sociétés concernées...» remarque Yann Laville avant de nous mener aux portes d'une autre forêt, guère rassurante celle-ci, tant les arbres semblent se tordre de douleur. Passé un guichet derrière lequel Jean-Jacques Rousseau joue à l'agent de voyages. «Une mascarade industrialisée» où des placards publicitaires reproduisant de véritables annonces sur internet proposent à des clients élus de jouer les anthropologues dans des contrées reculées parmi des populations autochtones, détentrices de ces «arts du mieux-vivre» si recherchés. L'appropriation culturelle est le fil rouge de ce parcours sidérant où s'invitent ces drôles d'Indiens aperçus le 6 janvier 2021, lors de l'assaut du Capitole, à Washington.

L'espoir revient dans le quatrième tableau, évocation de possibles lieux d'utopie à travers des clichés de friches industrielles, champs de ruines et zones à défendre (en l'occurrence la ZAD du Mormont). Le périple dans son intégralité peut durer des heures. Il est porté par une scénographie inventive qui permet de téléporter le visiteur dans un univers parallèle fascinant sans pour autant l'abrutir. Tout en nous reconduisant vers la sortie, Yann Laville ne peut d'ailleurs s'empêcher d'avouer: «Nous ne donnons pas une leçon de choses. Nous posons de nombreuses questions sans avoir la prétention de répondre à toutes. Si en quittant les lieux, les gens s'en posent d'autres auxquelles nous n'avons pas pensé, s'ils éprouvent l'envie d'approfondir le sujet en poussant d'autres portes, nous serons enchantés.»

L'impossible sauvage, jusqu'au 26 juin 2023. MEN (Musée d'ethnographie, Neuchâtel). www.men.ch

